Raconter l'immigration

Pourquoi la fiction alors que le témoignage suffirait ?

Bernardo Toro

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/6914>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.6914

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2018

Pagination : 211-213

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Bernardo Toro, « Raconter l'immigration », *Hommes & migrations* [En ligne], 1322 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/6914> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.6914>

LITTÉRATURE

RACONTER L'IMMIGRATION

POURQUOI LA FICTION ALORS QUE LE TÉMOIGNAGE SUFFIRAIT ?

Par BERNARDO TORO, écrivain en résidence au Musée national de l'histoire de l'immigration.

Paris Ville Monde, le recueil qui paraît en septembre aux éditions Rue Saint Ambroise, est l'aboutissement des dix mois de résidence de Bernardo Toro au Musée national de l'histoire de l'immigration. Les dix fictions qui composent ce recueil sont le fruit d'une rencontre entre un écrivain et un migrant parisien. Le migrant a confié son expérience à un écrivain qui, à partir de son témoignage, a élaboré une fiction. L'objectif commun de ces textes est de retrouver, par-delà les stéréotypes et les idées reçues, l'expérience singulière du migrant en apportant à son témoignage une dimension subjective que seul le passage à la fiction permet.

En quittant son pays, le migrant ne perd pas seulement un pays, une langue, une culture, il perd aussi une partie de sa condition de sujet. Cette privation subtile, inévitable, insidieuse, fait du migrant moins un individu qu'un représentant de sa communauté. Ses traits individuels, la dimension singulière de son expérience, les mille choses qui les séparent de sa communauté sont minimisées en raison de cette assignation communautaire. Sa volonté d'intégration n'obéit bien souvent qu'au désir d'être enfin reconnu en tant que sujet. Il faut, en effet, que le migrant adopte nos usages et nos valeurs, c'est-à-dire qu'il nous ressemble, pour que nous le reconnaissons pleinement en tant que sujet.

Une situation vulnérable, une parole endettée

De ce fait, la parole du migrant est plus que toute autre mise sous tutelle. Qui m'interroge ? se demande le migrant dès qu'il est tenu de raconter son histoire. Dans quel cadre ? Dans quel but ? Et, selon les réponses qu'il obtient, il détermine les aspects de son histoire qu'il mettra en avant et ceux qu'au contraire il taira. Ces calculs ne sont pas l'exclusivité du migrant, toute parole est moins une constatation qu'une intention. Mais, quand celui qui parle est en situation de fragilité, qu'elle soit sociale, économique ou culturelle, l'intention l'emporte sur toute

LITTÉRATURE

« exigence de vérité ». Si tous les récits de migrants se ressemblent, ce n'est pas uniquement parce que les parcours migratoires comportent les mêmes difficultés, c'est aussi et surtout parce que tous les migrants sont soumis aux mêmes besoins (de reconnaissance, d'assistance, d'acceptation). De par la vulnérabilité de sa situation, le migrant est voué à attendre quelque chose du pays d'accueil. S'il a obtenu satisfaction, il sera en situation de dette, dans le cas contraire c'est le pays d'accueil qui lui devra quelque chose (en partant du principe que les pays ont aussi des devoirs envers les gens qu'ils accueillent). Le témoignage du migrant visera donc à s'acquitter de cette dette en faisant l'éloge du pays qui le reçoit ou, au contraire, à rappeler les injustices dont il a été l'objet. Dans ces conditions, même muni des meilleures intentions du monde, le journaliste et l'enquêteur ne parviendront jamais à affranchir le migrant de la logique de la dette qui motive son récit.

La réception du témoignage

Mais nous pourrions élargir ce questionnement à notre propre position de lecteur et nous demander qu'attendons-nous d'un tel témoignage ? Car il est clair que nous en attendons quelque chose même si nous affectons une sage neutralité. Attendons-nous une forme de critique sociale ou au contraire une validation de notre modèle social ? À moins que nous y voyions l'occasion de quitter nos vies répétitives et de nous projeter dans une existence ouverte aux aléas ? Dans ce cas, notre envie de dépaysement risque paradoxalement d'accroître notre besoin de sécurité.

La responsabilité du témoin et la liberté de l'écrivain

Ce recueil multiple, hétérogène, pluriel, repose néanmoins sur une conviction centrale : seul le

passage à la fiction peut libérer le témoignage du migrant de la mise sous tutelle qui contraint son discours. La raison principale en est la place toute particulière que la littérature occupe dans nos sociétés. Tout témoin est tenu de répondre des choses qu'il avance. L'écrivain, en revanche, est dégagé de cette responsabilité dans le cadre de sa fiction. Il peut tenir des propos choquants, ambigus, contradictoires, sans avoir à en répondre à titre personnel. Le pacte fictionnel le protège en lui accordant une liberté que la société refuse aux témoins.

Il peut sembler paradoxal que nous parlions de liberté subjective, alors même que l'écrivain s'accorde le droit de parler au nom du migrant. N'est-ce pas au fond une forme d'usurpation encore plus sournoise que l'assujettissement propre au témoignage ? En imaginant pouvoir parler en leur nom, les auteurs de ce recueil adopteraient cette position paternaliste, héritée du XIX^e siècle, qui fait de l'écrivain la voix des sans-voix, le porte-parole des opprimés.

Le migrant, un sujet avant tout

Cette objection devrait nous permettre de redéfinir la portée de notre travail. En aucun cas les textes qui composent *Paris Ville Monde* prétendent se substituer à la parole du migrant. La voix qu'on y entend est bien celle de l'auteur, même lorsqu'elle se présente comme une émanation de la conscience du migrant. Si, comme nous l'avons avancé, ces textes sont le fruit d'une rencontre et non le résultat d'une enquête, c'est bien la rencontre de deux subjectivités, et non l'effacement de l'une en vue de la révélation de l'autre. La subjectivité n'est pas un secret que l'écrivain aurait pour mission d'arracher au migrant et de révéler aux lecteurs, elle ne peut pas être l'objet d'une délégation. La subjectivité ne peut apparaître que dans l'espace d'une autre subjectivité pour la simple raison qu'elle n'est pas un contenu mais un mode de relation entre deux personnes.

Voilà pourquoi d'ailleurs la recherche scientifique (privée de sujet) est inapte à aborder le versant subjectif de l'expérience. Nous sommes obligés de nous tourner vers la littérature pour essayer d'en savoir quelque chose. Sachant que cette chose que nous aurions à saisir suppose notre propre subjectivité de lecteurs et sera de toute manière interprétée à notre façon. Pourquoi la fiction donc ? Nous sommes peut-être en mesure de

fournir une réponse simple à cette question éminemment complexe : parce que le migrant n'est pas seulement un être économique, politique, sociologique, le migrant est avant tout un sujet. Lisons donc ces textes avec la même humilité que ces auteurs ont entendu le témoignage des migrants qui les ont inspirés et essayons de mesurer leur justesse à la seule lumière de notre propre subjectivité. ■